

Alain Leclef

La décision

Roman



La décision



Alain Leclef

La décision

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Coup de cœur
93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-403-0

Dépôt légal : juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

à ma mère...
à mes deux A...

*Le bonheur seul est salubre pour le corps, mais
c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit...*

Marcel Proust

Le bonheur, c'est du chagrin qui dort...

Léo Ferré

... La pluie s'était remise à tomber. Un brouillard épais enveloppait les restes de cette journée d'octobre. Il avait l'odeur fraîche et humide de la nature qui sent les mauvais jours à venir. La nuit était en avance. Tout était réuni ou presque pour flanquer le bourdon au plus convaincu des optimistes. Ce quai de gare ne m'était jamais apparu aussi triste. Avec un peu d'imagination, on pouvait se croire sur le tournage d'un film noir des années cinquante... De quoi avais-je l'air ? La mine défaite, les cheveux trempés. Ma gabardine aussi prenait l'eau de toute part, je le sentais surtout au niveau des épaules, non seulement je la portais depuis des années mais elle avait déjà bien servi, je l'avais récupérée dans les coulisses d'un théâtre, en bien mauvais état déjà. C'est toujours dans ces moments de déprime que l'on fait attention à certains petits détails, apparemment sans importance, mais qui ont le don de vous empoisonner l'existence...

C'était l'automne, depuis quelques semaines. L'été semblait bien loin... J'avais une appréhension particulière pour ce mois, le mois de ma naissance. J'avais le passage d'une année à une autre difficile, voire délicat... Le souvenir, trop pesant peut-être, d'avoir imposé à ma mère un retard peu habituel.

J'avais résisté trois semaines supplémentaires. J'étais bien là où j'étais et n'en démordais pas. Il a fallu les menaces du médecin de famille pour que le bébé récalcitrant se décide. Il était plus que temps pour la santé de ma maman. Mais je suis tout de même venu au monde à la maison...

Je consultais ma montre avec régularité. J'étais seul, anormalement seul, depuis un bon bout de temps... Retard, grève, aucun signe ne semblait annoncer l'arrivée d'un train. Bizarrement, je ne m'en étonnais pas. J'attendais, j'attendais Marie...

Je dégoulinais de partout cette fois. La pluie faisait vraiment des claquettes sur les pavés du quai...

– Eh ! Monsieur... Vous attendez un train ?

Je sursautai. La voix semblait provenir de la gare, une voix rauque plus très jeune. Je me retournai, l'œil plutôt mauvais. D'où je me trouvais, je distinguais à peine la silhouette de l'homme venant à ma rencontre. Il s'est arrêté à quelques mètres et n'a plus bougé. Je l'ai cru planté dans le ciment du quai. Sa casquette de la SNCF vissée sur la tête et sa lanterne blafarde à la main lui donnait l'allure d'un de ces mannequins que l'on rencontre sur les autoroutes, vous signalant des travaux en cours. J'ai regardé machinalement autour de moi, pas de travaux dans les alentours, pas de train non plus... Quelque chose le gênait ou quelqu'un...

Il insista, mais avec précaution cette fois.

– Euh dites Monsieur... vous...

Je ne sais quelle mouche me piqua, mais je lui répondis avec une agressivité inhabituelle.

– Oui, j'attends un train... Quelle question ! Que peut-on bien faire à une heure pareille, sur un quai de

gare, et sous la flotte ! Vous allez me le dire peut-être...

L'homme recula, comme un automate. Puis d'une voix hésitante murmura :

– Mais Monsieur... le prochain train, enfin celui de Paris, est dans plus d'une heure !

Je jetai un énième coup d'œil à ma montre. C'était bien ce que je craignais. J'avais tout simplement oublié de changer l'heure d'été... Je ne fis aucun commentaire, c'était ce que l'on appelle un jour sans. J'étais vraiment dans une mauvaise période. J'allais donc attendre une heure encore, le temps de ressasser mes idées noires du moment...

– Venez au moins vous abriter... reprit-il.

Je me retournai sur lui, l'air presque attendri.

– Merci, mais ça va aller... Je vais attendre...

L'homme n'insista plus et s'éloigna en haussant les épaules.

*

* *

... Je venais d'avoir quarante ans. C'était tout neuf, quelques jours. J'entrais dans la quarantaine par une porte dérobée. Je me retrouvais brusquement dans une période de turbulences. Par je ne sais quel pressentiment, je sentais ma vie basculer vers autre chose. Quelques indices avaient suffi... Une absence prolongée, une hésitation qui lève un doute, des mots qui ne se disent plus. Je découvrais ce mal intérieur qui vient avec la peur, l'Angoisse...

C'était il y a tout juste dix ans. À l'époque, je passais quasi toutes mes soirées dans un restaurant

ouvert tard dans la nuit, une brasserie à la mode. Je jouais du piano jusque vers deux ou trois heures du matin, c'était selon l'humeur du moment. Cette occupation me satisfaisait amplement. Je ne pensais guère à autre chose que de faire la fête régulièrement et ne parlais bien sûr jamais d'avenir. En vérité, je repoussais régulièrement le moment d'en parler. Les soucis ne m'attiraient pas. Le sérieux me faisait fuir. J'attendais je ne sais trop quoi, j'avais le temps...

Elle venait depuis quelques soirs... Vers vingt-trois heures. Je me souviens parfaitement de l'heure car elle était ponctuelle. Je l'avais remarquée aussi parce qu'elle s'installait à la même table, qu'elle venait seule, qu'elle mangeait d'énormes salades composées sans viande ni cochonaille, avait-elle précisé la première fois, et qu'elle faisait s'allonger le nez de tous les hommes dès qu'elle entra... Dans une ville de province, on arrive au bout d'un certain temps à situer plus ou moins les gens qui sortent la nuit. Cette fille, personne ne la connaissait et pourtant, après peu de jours, elle était chez elle. Elle restait deux heures à sa table. Devant un thé noir de Chine, qu'un des garçons avait fait acheter uniquement pour elle, elle lisait quelques pages d'un énorme bouquin dont elle soulignait au crayon de bois, des phrases qu'elle devait juger importantes. Ce qui m'étonna de suite, c'était cette façon si naturelle qu'elle avait déjà à vingt ans de susciter le respect. Une autre fille à sa place se serait fait aborder dès le premier soir. Elle non. Elle installait naturellement entre elle et les autres, une distance suffisante, calculée. Je ne faisais d'ailleurs pas exception à la règle, me contentant moi aussi de la regarder et de l'attendre chaque soir, avec un besoin grandissant. Mais j'avais, je l'avoue, un léger

avantage, j'étais l'Artiste... Celui que tout le monde regarde, écoute et croit connaître... Ainsi donc depuis quelques soirs, je m'appliquais. J'étais moins banal. Je variais davantage mes morceaux. Je faisais aussi se lever des têtes par des essais plus ou moins réussis. Qu'importe, j'avais l'impression qu'Elle m'écoutait...

Ce jour, où tout a commencé, était un lundi, férié de surcroît... Il y avait peu de clients. Je faisais la navette entre les cuisines et mon instrument de travail. La soirée s'avancait à grands pas. Nous fermerons de bonne heure, avait dit Georges le patron. Inquiet, je jetais régulièrement un regard d'impatience vers la table où, habituellement, Elle dînait... J'en devenais, au fil des minutes, désagréable et n'y pouvais rien faire. C'est alors qu'Elle est arrivée... Enfin... Rayonnante, satisfaite visiblement de ce qu'elle avait fait ou... allait faire. Machinalement, j'ai rejoint mon tabouret. Puis j'ai ressorti mes meilleures partitions, celles que je ne regardais plus depuis longtemps ou rarement. Je suis tombé sur une pièce que je jouais régulièrement, lorsque j'étais un élève doué, oui on le disait... Mais à la parcourir, celle-ci me sembla bien loin de mes capacités actuelles. Pourtant je me devais de l'étonner, alors je me suis lancé. J'entamai donc fièrement la *gnossienne n°5 d'Erik Satie*. Dès les premières notes, les garçons de salle s'étaient retournés, surpris d'entendre autre chose que les rengaines habituelles, surpris aussi de mon application. Même les verres s'étaient posés sans bruit sur les tables. Les conversations elles aussi étaient comme en suspens...

Elle n'avait pas voulu manger ce soir-là... Elle avait juste commandé son thé et l'avait bu à petites

gorgées. Puis elle avait demandé de quoi écrire. J'avais eu droit à mon premier sourire. Elle avait griffonné quelque chose sur une feuille de papier, qu'elle avait ensuite pliée en quatre. De temps à autre, nos regards se croisaient, et je jouais, et j'oubliais tout le reste, et je ne l'avais pas vu s'approcher du piano pour glisser ledit papier sous mon verre de bière...

– Merci pour cette promenade musicale, merci beaucoup... avait-elle dit tout simplement.

Elle était émue. Elle était partie tout aussitôt, comme pour ne pas déranger. Je l'avais aimée dès cet instant. J'en avais eu l'exakte perception. J'avais su, comme un forward, qu'elle était cette aventure que je cherchais depuis l'enfance, que j'attendais inconsciemment mais avec ténacité. Patience aussi. Le genre d'histoire qui vous tombe dessus sans crier gare et qui change votre vie au point d'en oublier ce que vous faisiez avant. J'ai su avec netteté et précision, ce soir-là, ce que j'allais vivre avec cette jeune femme. J'en avais eu la projection, comme un voyant...

J'ai regardé le billet, un long moment, n'osant le déplier. J'allais d'abord finir ma bière et faire une pause...

–... *Si vous êtes libre de votre vie, comme je le suis de la mienne, rejoignez-moi à cette adresse dès que vous aurez terminé votre « récital ». Je m'appelle Marie... Je suis artiste peintre et j'ai vingt ans... Voilà, vous êtes prévenu... Quand on aime, on n'a pas besoin de connaître...*

Voilà, j'étais donc prévenu...

Je n'avais donc pas été surpris. Enfin, pas complètement. Oui, c'était bien ce soir-là que tout avait commencé. Le *destin*, dira-t-elle souvent...

Quatre semaines plus tard, nous nous installions sur la plus belle place de la ville. Un grand appartement-atelier déniché par relation. Une folie qui allait m'obliger à travailler la journée au restaurant et le soir à mon piano. J'étais conscient, pas tout à fait..., que j'allais en baver pour vivre avec tout cela mais pour Elle, j'étais prêt à tout accepter, la faiblesse dans ce qu'elle a de plus agréable. Je me disais, comme pour en écarter le moindre doute, qu'une fille telle que Marie, on n'en rencontre pas deux dans sa vie et qu'il faut être là quand elle passe...

*

* *

Je n'étais plus seul à présent. Des gens attendaient eux aussi, mais sous la partie couverte du quai. Je remarquai tout de même que la pluie avait cessé. Le brouillard était moins dense. J'allais moins mal aussi. Je secouai ma gabardine et me passai une main dans les cheveux, les ébouriffant un peu plus. Dans l'état où j'étais, je n'allais certainement pas la faire craquer... Mais dix ans avaient passé et ce genre de détail n'avait plus la même importance. Ce soir j'étais fatigué, fatigué comme je ne l'avais jamais été, fatigué d'une aventure trop belle, dont l'issue m'échappait complètement. J'étais à l'affût du petit rien qui aurait pu me rassurer. J'en étais là...

Le train lui, était à l'heure, c'est moi qui ne l'étais pas. Le gardien du quai, passant devant moi, me dit d'une voix rassurée.

– Ah vous ! On peut dire que vous avez de la patience...

Je ne répondis pas. Le train s'immobilisa dans un long couinement douloureux. La motrice et les premières voitures avaient disparu dans la brume. Je repérai les voitures première classe et n'en trouvai qu'une seule. Quelques personnes en descendirent dont une jeune femme et un aussi jeune homme en couple avec une tonne de bagages. Ils avaient le teint hâlé et semblaient revenir d'un premier voyage ensemble. J'ai eu envie de leur dire l'incroyable bonheur des premières fois, quand tout est vierge, quand on apprend à dire les mots Amour, Tendresse, Envie, Besoin... mais ne l'ai pas dit ou n'ai pas osé. Marie descendit à son tour. Elle portait l'uniforme de l'époque. Un jean usé, un gros blouson de cuir vieilli et une écharpe rouge sang qui apportait une touche colorée à l'ensemble. Elle avait les cheveux tirés en arrière et maintenus par une grosse pince. Elle avait l'air préoccupé. Je l'ai remarqué de suite. Ses lunettes noires n'allaient pas me contredire. Pourtant, elle était toujours aussi belle. Elle me colla son sac de voyage dans les bras, m'embrassa mais rapidement. Je me suis un peu rassuré lorsqu'elle m'a pris la main et qu'on est sortis ainsi de la gare.

Elle a dit vouloir rentrer. J'ai fait signe que oui de la tête, machinalement. Si tout à l'heure j'avais encore l'espoir de me tromper, cette fois je devais me rendre à l'évidence, une ombre se glissait entre nous.

On s'est installés dans la vieille BMW sans dire un mot. J'ai mis le contact et, au moment où je desserrais le frein à main, Marie s'est mise à pleurer. Elle avait rejeté la tête en arrière, enlevé ses lunettes et sanglotait comme un enfant qui en a gros sur le

cœur. Je suis resté sans réaction, interdit. Je ne l'avais jamais vu pleurer. Elle s'est blottie contre mon épaule et s'est mise à pleurer de plus belle. Je cherchai en vain le moyen de la rassurer, moi qui étais loin de l'être et, comme je ne trouvais pas, j'ai attendu qu'elle se calme.

Elle prit le mouchoir que je lui tendais et se moucha bruyamment. Elle dit d'une voix apeurée :

– Je ne vais pas bien Pascal... Aide-moi...

Elle ne pleurait plus. Mais une tristesse sans nom l'envahissait sans qu'elle ne puisse rien faire, une de ces tristesses qui s'installe pour un long moment... Je ne sus que répondre. L'angoisse me tenaillait le ventre jusqu'à m'empêcher de respirer normalement. J'enclenchai une vitesse et la voiture démarra.

Les rues de la ville étaient désertes. La place où nous habitions, endormie déjà. En arrivant devant l'immeuble, j'ai remarqué que mes mains tremblaient. J'ai eu l'impression très précise que tout se déglinguait, ce soir d'automne, dans cette voiture... Elle ouvrit brusquement la portière, sortit promptement et disparut dans le hall de l'immeuble. Le temps de prendre son sac dans le coffre et je la suivais.

La porte de l'appartement était restée grande ouverte, Marie était installée sur son tabouret de peintre, dans son atelier. Face à elle, sur un chevalet géant qu'un voisin menuisier lui avait confectionné, une grande toile inachevée. Un titre « *Extrait de la vision du Rien...* ». Quand elle était dans cet état, il valait mieux la laisser seule, je ne le savais que trop bien... Elle avait, depuis quelque temps déjà, ces réactions nouvelles, déroutantes et de plus en plus fréquentes.

Je posai son sac dans la chambre, me débarrassai de la toile de bâche qui me collait aux épaules, et me réfugiai dans la cuisine. Là je pris le temps de me bricoler un sandwich. J'avais pris ou repris l'habitude de manger seul. C'était une bonne chose. Marie, elle, mangeait quand elle avait faim, c'est-à-dire quatre ou cinq fois par jour, comme les bébés. Elle préparait ses mixtures elle-même, rien que des plats végétariens. De temps à autre, elle venait tout de même me rejoindre au restaurant, les rares fois où nous mangions ensemble...

Je croquais dans mon sandwich, bienheureux, comme un ouvrier à l'heure de la pause. Je récupérais de mon séjour sous la pluie. Elle était là, dans la pièce à côté, derrière un mur certes, mais elle était là. Je pouvais l'entendre respirer, vivre même si elle ne disait rien. Je me devais de rester calme, ne rien embrouiller, ne rien bousculer, rester calme et réfléchir. Je devais l'aider...

Elle n'avait que peu bougé. Juste pour enlever son blouson. Recroquevillée sur son tabouret, elle regardait ailleurs. Elle semblait si loin quelquefois que j'avais peur de la faire revenir. Comme je n'avais personne à qui parler de mes doutes, je faisais avec ce que j'avais, c'est-à-dire peu de chose. C'était devenu une histoire entre moi et moi. Je m'apercevais que l'aimer ne suffisait plus...

*

* *

... Marie s'était mise à peindre sérieusement depuis qu'elle s'était installée dans cet atelier. Elle avait su très jeune, qu'elle avait du talent, qu'elle en

avait suffisamment pour vivre de son art. Un professeur intelligent et inspiré le lui avait confié. Elle a cherché pendant ces dix années, seule face à ses toiles, ses dessins, ses états d'âme... Trouver et imposer son style. À vingt ans, il faut un immense courage pour décider de se consacrer exclusivement à la peinture. Elle avait ce courage, elle avait cette rigueur que beaucoup lui enviaient. Les critiques eux-mêmes ne s'étaient pas trompés. Dès les premières expositions, les avis étaient unanimes... « *Une indiscutable patte, notamment au fusain, garantit l'avenir...* » lui avait avoué un artiste peintre connu... « *Une imagination débordante, constamment en éveil, alliée à une technique picturale et graphique d'une qualité exceptionnelle...* » ou encore « *C'est une artiste en marche, en quête, et les créateurs assumant cet état de risque permanent ne sont pas légion...* » ou encore « *Dans tous les univers picturaux arpentés par l'artiste, dans cette recherche frénétique aux racines de l'art, le même bonheur d'expression, un trait voluptueux teinté d'une douce ironie, d'un humour volontiers et tranquillement iconoclaste et salubre... comme une connivence supérieure avec son Art...* ». Aux questions idiotes que certains posaient inévitablement, la même réponse, « je travaille »...

Je savais tout cela, mieux que quiconque. Je vivais avec elle. Je vivais des moments de bonheur intense, des moments bénis des Dieux... Oui c'est cela, bénis des Dieux. Je n'exagère pas... Mais il y avait désormais les mauvais moments, les jours sans, les matins de déprime... Les nuits blanches, où elle ne voulait pas que je la touche, parce que les hommes dans ces moments-là elle ne voulait plus les voir. Certains jours je partais au restaurant avec la crainte de

rentrer, la crainte de trouver l'appartement sens dessus dessous, ses toiles lacérées, ses dessins déchirés, des années de travail anéanties... Et puis le soir, tout était en ordre. Je la retrouvais détendue, amoureuse, comme au début, comme il y avait peu de temps...

– Tu me fais couler un bain ? lança-t-elle le plus naturellement du monde.

J'en lâchai mon sandwich. Elle avait cette façon unique d'effacer en un quart de seconde, des jours et des nuits d'angoisse. C'était cela aussi Marie... Je compris qu'elle reprenait pied. Son atelier, sa bulle reconfort comme elle l'appelait, avait encore une fois rétabli la situation. Je me mis à sourire à tout ce qui m'entourait. Je vivais la seconde présente.

Elle était dans la chambre et avait commencé à vider son sac. Des papiers traînaient sur le plancher, des vêtements froissés aussi. Elle était étendue au travers du lit et regardait tout autour d'elle. Il y avait sur son visage une expression étrange, un mélange de tendresse et de dureté. Elle semblait vouloir se détacher de quelque chose à laquelle elle tenait...

Je n'ai pas osé la rejoindre de suite. J'ai attendu, encore. J'ai regardé la baignoire se remplir, l'air béat. J'ai ajouté des sels, plus qu'il n'en fallait, pour sa peau... Puis je me suis décidé.

Elle était toujours sur le lit. Je voyais bien qu'elle avait des choses à dire mais qu'elle avait du mal à les sortir. Alors je me lançai.

– Ton bain coule... dis-je calmement.

Elle tourna la tête, elle souriait.

– Ça va mieux ? demandai-je.

– Oui... dit-elle apaisée. Je me sens mieux. Je suis heureuse de retrouver ma bulle, mes toiles, mes objets...

Elle se tut quelques secondes et reprit.

–... et toi surtout, toi qui es toujours là... comme une évidence, dans ma tête, dans ma vie... Mon équilibre, oui tu es mon équilibre... Et je t'aime pour tout cela...

Elle parlait sans me regarder, cela n'était pas ou plus nécessaire. J'étais là, elle se rassurait aussi. Je la connaissais pourtant bien, depuis le temps... Mais j'avais du mal, je l'avoue, à la comprendre maintenant. Je devais me rendre à l'évidence, un changement s'installait entre nous. J'avais envie de l'embrasser, de la serrer comme la première fois mais une force contraire me retenait. Peut-être de l'amour dépassé, trop fort, on aime tellement que ça suffit peut-être à ne plus toucher... Bizarre tout de même...

Elle fit un geste, enfin... Sa main caressa mes cheveux, s'attarda sur ma barbe de deux jours. Marie s'étonna, me demanda pourquoi j'avais cet air de chien battu, avoua en riant que ça m'allait plutôt bien, puis se leva d'un bond, tira un peu trop fort sur sa chemise qui perdit deux boutons. Elle fit glisser son jean en même temps que sa petite culotte, mais garda ses boots... Puis, dans un sourire innocent, elle enveloppa le spectacle dans un long peignoir blanc et, me laissant sur mes envies, alla s'enfermer dans la salle de bains.

J'ai tapoté la couette, ai dû lui souffler deux ou trois mots et me suis dit que j'allais peut-être pouvoir terminer mon sandwich en paix...

J'étais installé confortablement entre deux gros coussins de velours pourpre. Rassurant, des coussins, ceux-ci en particulier. Assis en tailleur, le dos appuyé contre la cheminée de marbre, je soufflais en feuilletant le catalogue de son exposition. Je me répétais volontiers que l'important, ce soir, l'essentiel, c'était Elle et pas sa peinture. Je me demandais aussi si je n'avais pas, au fil des années, confondu les deux. J'étais en pleine réflexion lorsqu'elle est entrée aussi nue que la vérité, sans ses boots cette fois... mais avec une serviette noire nouée autour de la tête.

– J'ai maigri ! dit-elle, détaillant ses seins et ses hanches. Deux kilos, tu te rends compte ?

– C'est grave !... demandai-je surpris.

– Mais oui c'est grave... très grave même. J'ai dû manger n'importe quoi. Je ne supporte pas le laisser-aller, tu sais bien...

Oh que oui je savais tout cela, bien sûr, mais tout de même, se lamenter sur un corps à ce point parfait, cherchant vainement une imperfection soudaine, cela faisait sourire. D'autres filles se seraient réjouies d'avoir perdu du poids, Marie, elle, ne supportait pas le moindre écart. Elle pesait tant, se surveillait, donc impossible de se tromper.

Elle est retournée dans la salle de bains, tout aussi préoccupée. Je l'ai suivie et me suis plongé dans son bain, espérant retrouver ce qu'elle disait avoir perdu !!! Elle est bien montée dix fois sur la balance pour enfin conclure qu'elle avait perdu deux kilos. Qu'importe, on a fait l'amour sans eux, avec envie, une envie retrouvée, un besoin de l'autre aussi fort qu'au début. Qu'il est bon de se réfugier dans le corps que l'on aime, que l'on reconnaît entre tous, de refaire ces

gestes qui rassurent, de se redire les mots de la première fois. Ne penser jamais à ceux des fins...

J'ai dû m'endormir aussitôt puisqu'elle me réveilla en pleine nuit. Je devais être bien loin. J'ai mis de longues, très longues secondes à réagir.

– Pascal... a-t-elle dû répéter plusieurs fois. J'ai besoin de te parler...

– Maintenant ! bredouillai-je.

– Oui maintenant... Je n'arrive pas à dormir, ça m'angoisse tu comprends !

Je l'ai regardée de plus près. Elle avait perdu son visage de tout à l'heure. Elle était préoccupée, comme si une mémoire lointaine revenait à cet instant précis et ne la quittait plus.

–... Il se passe des choses dans ma vie, des choses importantes. Il faut que tu saches, c'est aussi notre vie !

Je me suis réveillé tout à fait cette fois...

... Marie préparait cette exposition depuis plus d'un an. Celle-ci devait être le passeport pour une autre galerie, new-yorkaise cette fois. Un double projet. Un grand pas vers la notoriété, lui assurait-on. Un grand pas dans le vague, précisait-elle...

J'avais bien remarqué cette distance qu'elle prenait à mesure que l'échéance approchait. Elle n'était plus si enthousiaste. Elle donnait l'impression de travailler sur autre chose. Comme si elle voulait brouiller les pistes, se mettre hors de portée. Sa peinture devenait plus sombre, plus déroutante... grave. Ses dernières toiles contrastaient étrangement avec ce qu'elle peignait auparavant. Des femmes bien sûr, toujours des femmes, mais cette fois des visages masqués. Des titres peu rassurants aussi... « Le carnaval triste », « La fête interrompue », « La mort démasquée »... Cachait-elle son angoisse, était-elle en fuite ? Je pensais que cela faisait partie de l'évolution normale chez un artiste, je ne m'en inquiétais pas trop mais n'étais pas tranquille.

Je m'étais chargé, comme à l'habitude, de toute la partie matérielle. C'était ma contribution volontaire et nécessaire à la construction de l'édifice. Je tenais à ce qu'elle reste en dehors de tous ces problèmes,

mineurs certes mais qui à force de s'accumuler, risquaient de contrarier son travail.

Cette exposition avait de quoi surprendre... Faire confiance à une si jeune artiste, vivant et travaillant en province, n'est pas pratique courante. Une bonne cinquantaine d'œuvres de cette qualité ne pouvait que susciter l'agacement. Les artistes provinciaux ont tendance à déranger les Artistes parisiens... Ils ont la mauvaise réputation de travailler et, bien entendu, d'avancer plus vite. Le talent sans travail ne mène jamais bien loin. Sortir d'un vernissage pour entrer dans un autre, passer ses nuits à refaire le monde, étaler ses états d'âmes sur des petits fours, Marie appelait cela de la peinture-cocktail. Exclusivement parisien, s'amusait-elle à répondre à ceux nombreux qui la considéraient comme un feu-follet, sans avenir... Elle avait le temps, lui rabâchaient certains critiques que sa jeunesse devait irriter. Ils attendaient la confirmation de l'œuvre commencée, mais aussi et plus sûrement, le moment où elle allait trébucher... La critique aime bien qu'on la flatte, Marie ne flattait personne...

Elle s'était juré d'être une Artiste. Pas seulement une femme-peintre, non, une Artiste avec un grand A, aimée, détestée puisque l'un n'allait pas sans l'autre. Elle avait une revanche à prendre, disait-elle, mais n'en donnait jamais les raisons. Elle s'y tenait strictement. Dessinant sans relâche, épurant son vocabulaire graphique, le dépouillant jusqu'à pouvoir reconstruire sa vision personnelle, unique et incomparable. Écrasant les couleurs afin de recréer les siennes voulues et y mettre ses voyelles... Elle n'avait qu'une règle, une seule, éviter la facilité, refuser de faire ces petites toiles gentilles qui

rassurent tout le monde et surtout les marchands de tableaux. Elle expliquait simplement que se poser devant un verger et peindre ce que l'on voit, c'est de la technique. Tandis que peindre le verger que l'on a dans la tête, c'est de la création. L'artiste devait être les deux à la fois ou n'être rien...

Installée dans les caves voûtées d'un restaurant réputé, cette galerie ne ressemblait à aucune autre. L'aspect moyenâgeux du lieu avait été soigneusement conservé. C'était un bon point. L'éclairage ne laissait aucun recoin dans l'ombre. Les tableaux avaient été placés avec la plus grande attention, tout était étudié... pour la vente.

Il n'était pas vingt heures que déjà, nombre d'invités, affamés, se pressaient autour d'un buffet abondamment garni. Des invités qui, un verre dans une main, un petit-four dans l'autre, s'extasiaient devant les œuvres, comme on le fait généralement ce jour-là...

La salle fut vite comble. On attendait même dans l'entrée. Marie semblait radieuse. Elle passait de main en main, de compliment en compliment. Elle se sentait belle et forte et forcément enviée. Seulement elle n'en jouait pas, elle se contentait de sourire, le reste la regardait. Elle était entourée de quelques amis, de vrais amis, sur lesquels elle pouvait se reposer. Comme ce soir-là je n'étais pas là, je me reposais moi aussi sur eux.

En fin de soirée, arriva Michel, un de ses rares amis parisiens. Il était accompagné d'un homme plus âgé que lui, la cinquantaine. L'allure et le charme de ces gens qui vieillissent sans ravages, sans changer, avec bonheur... Voyant que Marie était occupée, ils se mêlèrent aux autres invités.

– Qu'en penses-tu ? ... dit Michel.

François semblait ne pas être là. La surprise s'ajoutait à l'étonnement. Il avait bien du mal à admettre ce qu'il découvrait. Son regard glissait presque malgré lui dans la direction de Marie. Il tentait de faire une sorte de rapprochement entre elle et ce qu'il voyait sur les murs. Il répondit sans trop savoir, des mots lui venaient qu'ils disaient...

– Ce talent... cette imagination... ce travail évident qui te saute aux yeux au premier regard. J'avoue comprendre difficilement comment une artiste si jeune puisse avoir autant de choses à exprimer... et y mettre autant de force...

Michel avait un sourire à la fois de satisfaction et de fierté mélangées. Il savait ce qu'il présentait à son ami. D'autant plus que François avait traîné les pieds, prétextant que la peinture actuelle ne valait pas le détour.

– Tu vois ! C'est autre chose que les croûtes de tes amis peintres...

François ne répondait plus, n'écoutait plus. Il regardait cette jeune femme avec l'insistance des premières fois. Comment faisait-elle, en plus de son talent, pour être aussi belle ? Qu'avait-elle de si différent ? Tout semblait se tenir et pourtant se contredire. Il voulut une liste des tableaux pour en connaître les titres. Il resta un long moment devant une maternité en trois étapes, une étude au fusain, puis à la sanguine pour finalement aboutir à une huile. Une œuvre criante de vérité, à déranger les âmes bien pensantes. Il remarqua d'autres triptyques et cette façon de livrer certaines œuvres l'intrigua, comme ce trio de masques... Il pensa opéra, « *Don Giovanni* ».

Puis cette série de dessins quasi semblables intitulés « Amnésie 1,2,3... » Il pensa *Erik Satie* et ses *gnossiennes*, à cette perfection recherchée... Étonnant, se dit-il, ces énigmes dont l'artiste aurait volontairement jeté la clé. Devant l'étonnement de François, Michel s'éclipsa pour aller rejoindre Marie. Il ne parla pas de ses tableaux, elle savait ce qu'il en pensait, nul besoin de lui redire sans cesse les mêmes compliments. Alors ils parlèrent d'autres choses qui la firent rire aux éclats. Puis il se décida à faire les présentations. Il appela François qui était toujours en pleine méditation.

– Marie, je te présente un ami, François, peu enthousiaste au départ mais d'un avis bien différent à présent... dit-il avec une pointe d'ironie.

François tenta bien de se justifier.

– Je suis navré d'avoir pensé cela... bredouilla-t-il sans aucune originalité. Je ne pouvais pas savoir...

Marie eut un sourire habilement teinté d'insolence... cette pointe d'insolence qui vous fait perdre vos moyens. Cela dura une voire deux secondes, pas plus, le temps pour elle de connaître...

– Je vous pardonne donc, François... puisque vous avez changé d'avis...

Elle avait répondu sans animosité. Elle n'aimait pas les hésitations et souvent le disait, mais ce soir elle se voulait agréable.

Michel détendit l'atmosphère en offrant du champagne. François dit enfin :

– Je vais vous paraître d'une banalité sans nom, mais je suis vraiment à court de compliments. J'aurais bien besoin de vos lumières, Marie...

Elle répondit du tac au tac :

– Mais, il n’y a rien à expliquer...

Elle fit un geste vague de la main :

–... Tout est là, sur les murs, c’est à vous d’y découvrir le petit quelque chose qui vous retient ou qui vous attire ou qui vous dérange... Si on pouvait dire ce qui se peint, on ne peindrait pas, on le dirait...

Elle promena son regard sur les invités, puis soupira, comme envahie d’une soudaine lassitude. Elle se reprit pourtant et dit :

– Croyez-vous François, que ces gens qui défilent devant mes toiles se posent des questions. Pensez-vous qu’ils cherchent à comprendre le travail de l’artiste, la solitude qui le ronge petit à petit, parce qu’il est seul devant son chevalet, seul avec ses états d’âme, ses angoisses...

Elle se tut un instant avant de dire encore :

–... Vous tombez mal François... Vous arrivez dans un moment où j’en ai assez d’enfiler mon costume d’arlequin pour vendre des tableaux que je n’ai pas envie de vendre... Je ne supporte plus de me sentir accrochée autre part que dans mon atelier... Voilà...

Il y eut un silence, un long silence... comme un blanc entre deux chapitres. Michel, lui, se gavait joyeusement de petits fours, donnait son avis autour de lui et semblait ne pas avoir entendu la conversation. François, lui, était on ne peut plus mal à l’aise, n’avait jamais été aussi peu sûr de lui, aurait donné n’importe quoi pour être ailleurs. Il fut presque soulagé lorsque Marie s’éloigna, accaparée par des acheteurs. Alors il se reprit une coupe de champagne, puis une deuxième... Il se remit à réfléchir en comptant beaucoup sur les bulles pour comprendre.

Pourquoi lui, pourquoi venait-elle de lui dire tout cela ? Il venait à peine de la rencontrer et déjà elle lui confiait ses états d'âme...

Il souriait béatement à son verre lorsque Michel l'interpella.

– François, tu te sens bien ?

– Oui, ça va mieux déjà... J'ai eu une absence. C'est à cause d'elle...

Michel le regarda avec curiosité, comme s'il voyait son ami délirer tout à coup. Il se demanda un instant s'il était dans son état normal. Il avait dû boire plus que de raison. Deux coupes habituellement lui suffisaient mais ce soir il oubliait volontairement de les compter. Michel s'en inquiéta.

La galerie se vidait comme elle s'était remplie, c'est-à-dire rapidement. Il ne resta bientôt plus que les proches de Marie. François, qui semblait revenir à lui, avait attiré Michel devant la série des maternités ainsi que des amnésies. Il tentait vainement de lui expliquer ce qu'il voyait. Parce qu'il voulait savoir, voulait comprendre lui, comment cette jeune femme faisait pour donner forme semblable à ce qu'elle avait dans la tête. Il trancha et voulut acheter les deux séries. Il comprendrait plus tard, chez lui, au calme... Il chargea Michel de la transaction.

Comme Marie les rejoignait, François se décida. Il s'efforça de rester naturel mais ne le fut pas. Avec l'appréhension des débutants, il se lança :

– Marie... dit-il d'une voix douce, un peu hésitante, une voix qui ne la laissa pas indifférente, loin de là... Voilà je... enfin j'aimerais vous retenir ces tableaux.

– Les deux séries ! s'étonna Marie.

– Oui, bien sûr... L'une ne va pas sans l'autre...

Et il ajouta tout aussitôt :

–... Mais vous pourrez les revoir aussi souvent qu'il vous plaira... Je vous en fais la promesse...

Elle ne répondit pas et colla machinalement des points rouges sur lesdits tableaux, puis sur une autre toile de la série des masques qu'il voulait aussi. Alors seulement il se rassura... Ils bavardèrent même tous les deux, oubliant Michel... Il parlait à présent plus facilement. Elle lui répondait moins sèchement. Une sorte de confiance réciproque s'installait entre Elle et Lui. Elle le trouvait différent des gens qu'elle venait de rencontrer toute la soirée. Elle l'avait observé à plusieurs reprises, à la dérobee. Elle avait lu aussi dans ses yeux ce que seuls les artistes savent lire...

– François... dit Michel en tapotant sa montre. Et ton rendez-vous !

François revint difficilement sur terre et se résigna à prendre congé. Il regretta de ne pouvoir annuler ce rendez-vous car c'était une question d'argent, alors !

Marie se sentit sourire. Il continuait à tenter de donner des explications aussi vagues qu'inutiles. Elle aima cette maladresse masculine. Elle aima beaucoup pour une première fois...

– Vous pensez à mes toiles, n'est-ce pas... dit-il encore.

Puis, hésitant à partir, il s'aventura à lui demander :

–... Si vous êtes libre demain soir, j'aimerais beaucoup vous inviter à dîner...

De nouveau, elle ne dit mot. Elle pensait à autre chose. Il douta.

—... Ça me ferait vraiment plaisir, reprit-il simplement.

Alors, elle accepta. Elle lui donna même un numéro de téléphone, celui de l'hôtel où elle avait l'habitude de séjourner. Elle précisa toutefois qu'elle dormait beaucoup et qu'elle se levait tard...

Ils se quittèrent sur cette promesse de lendemain. Michel, quant à lui, se sentant quelque peu délaissé, avait perdu sa bonne humeur.

En fin de soirée, Marie, ses amis et quelques invités dont le directeur de la galerie se retrouvèrent dans un restaurant du quartier de l'opéra. Ils ont bu à sa santé et bien sûr à cette exposition, qui, d'un avis unanime était déjà un succès. Ils parlèrent de la suite, de cet autre projet, puis de possibles achats publics en l'occurrence d'un certain ministère dit de la Culture... On parla aussi d'un contrat...

Marie semblait ne pas être concernée par ces conversations. Lorsqu'il lui fallait répondre, elle faisait signe que oui de la tête sans trop savoir ce qu'on lui demandait. Christian, son ami le plus proche, le plus fidèle aussi s'en aperçut très vite. Il demanda discrètement où elle était, à quoi elle pensait, et si le champagne y était pour quelque chose. Elle l'assura que oui c'était bien le champagne sans toutefois le convaincre...

Le repas terminé, certains proposèrent un dernier verre dans une boîte de nuit à la mode. Marie déclina l'invitation et voulut rentrer.

Christian la déposa à son hôtel. Avant de la quitter, il demanda plusieurs fois si tout allait bien. Ce à quoi elle répondit simplement qu'elle se sentait fatiguée, qu'elle avait besoin de dormir. Il viendra la chercher

pour déjeuner comme convenu. Elle ira mieux, lui promet...

Elle regarda la voiture s'éloigner, hésita une seconde puis décida de faire quelques pas, avant de regagner sa chambre.

Elle avait à peine tourné le coin de la rue, qu'une voiture roulant au pas, se porta à sa hauteur. Avec sa tenue légère, elle ne se rendait pas compte qu'elle allait évidemment attirer le premier type en maraude venu.

Le conducteur, qui avait déjà baissé sa vitre, demanda.

– Pardon... Mademoiselle je présume. Ne peut-on faire un bout de chemin ensemble ?

Marie se retourna sur l'homme, le dévisagea un bref instant avant de comprendre ce qu'il proposait.

– Non, merci... répondit-elle sèchement. J'ai besoin d'être seule, ça arrive non !!!

Le type nullement découragé, tenta une seconde approche :

– Vous êtes si belle que c'en est bizarre de vous savoir seule...

Elle prit le temps de s'arrêter cette fois.

– Écoutez, soyez gentil, allez draguer dans une autre rue. Je suis certaine qu'avec votre barbe, vous allez trouver facilement...

Le ton de sa voix était volontairement plus doux. L'homme, déçu, redémarra sa voiture mais, distrait par les jambes qu'il venait de voir, heurta un autre véhicule en stationnement.

– Et merde... lâcha-t-il. Voyez l'effet que vous me faites !

Marie éclata de rire. Le type descendit précipitamment et examina le pare-chocs quelque peu bosselé et le phare cassé.

– C’est grave ? demanda Marie.

– Non, non... enfin si le phare...

– ... Vous voulez vraiment pas ? reprit-il.

Elle le coupa tout net avant qu’il ne termine sa phrase.

– Ah vous, vous êtes du genre buté ! Je vais rentrer, puisqu’il est impossible de se promener tranquillement dans cette ville à trois heures du matin...

L’homme remonta dans sa voiture l’air d’un chien battu. Avant de claquer la portière, il tenta une dernière fois sa chance.

– Montrez-moi au moins quelque chose !!! Tenez pour les bosses...

Marie ne se fâcha pas. Elle était bien loin de ce genre de réaction stupide. Elle regarda simplement cet homme, assis au volant de sa voiture, avec une profonde tristesse. Elle pensa au dérisoire de la situation. Un homme attend le bon vouloir d’une femme. Oh, il ne demande pas grand-chose. Bien sûr que non. Il aimerait voir un morceau de peau dissimulé sous le tissu d’une robe... La naissance d’un sein, le haut d’une jambe... juste pour imaginer le reste. Un bout de paradis en quelque sorte, un bout d’espoir peut-être pour finir la nuit et fuir la solitude...

Elle vérifia d’un coup d’œil que la rue était déserte. Elle l’était. Alors elle remonta lentement sa robe, dévoilant le haut de ses jambes jusqu’à n’en rien dissimuler. Elle guettait les gestes de l’homme. Elle

jouait avec lui et n'avait nul besoin d'en rajouter. Elle montrait ce que d'habitude il devinait. Elle se savait désirable, se sentait désirée. Cela confortait ce qu'elle pensait des hommes en général. Elle affirmait qu'une femme avait sous sa jupe, à la fois le bonheur et le malheur du monde, ce qu'elle appelait le pouvoir suprême. Lui, il suivait du regard chaque centimètre dévoilé, se demandait bien où elle allait s'arrêter, si elle allait s'arrêter... Espérait même l'impossible. Ses yeux s'écarquillaient, s'arrondissaient... Elle, elle le tenait à distance, sans effort. Elle l'aurait emmené où elle voulait, si elle avait voulu. Il aurait pu la toucher pourtant, elle était si proche de lui. Elle avait décidé de jouer jusqu'au bout. Elle esquaissa un sourire qu'il ne vit pas, absorbé qu'il était par ses jambes... Elle remonta encore sa robe jusqu'à la taille cette fois découvrant ainsi l'ultime triangle de soie blanche... Puis elle se tourna comme pour achever le spectacle et laissa retomber le rideau...

Elle dit à l'homme qui n'avait pas bougé.

– Et voilà... J'espère que cela compense largement vos petits ennuis !!!

Il bredouilla un oui, oui... ne sachant plus très bien quelle attitude prendre.

Marie décida cette fois de rentrer. Elle crut bon de lui conseiller tout de même de bien se souvenir de ce qu'il venait de voir, parce qu'elle n'était pas certaine que d'autres jeunes femmes aient la même réaction.

En s'éloignant, elle entendit un *merci beaucoup*... Elle hocha la tête.

À la réception, le veilleur de nuit lui remit un paquet de télégrammes et voulut l'accompagner jusqu'à l'ascenseur, mais elle prit les escaliers. Il lui

souhaita la meilleure des nuits et ajouta, non sans une petite hésitation, qu'il regrettait de ne pouvoir l'accompagner. Elle eut un sourire en pensant à l'homme dans la rue...

Elle marcha sur la pointe des pieds, afin que ses talons ne dérangent pas la nuit des autres. Elle referma sans la claquer la porte de sa chambre, s'y adossa quelques secondes et réfléchit. Elle jeta un regard circulaire dans la pièce et fixa la lampe de chevet qu'elle laissait toujours allumée, même le jour. Puis sans se déshabiller, elle alla s'allonger sur le lit. Elle ferma les yeux. Elle redoutait ces moments de vide qui forcément s'installaient après un vernissage. Mais ce soir, elle était seule, particulièrement seule, face à elle-même. Elle était fatiguée Marie, dans sa tête... C'est son corps qui la tenait debout, ce corps qui contrastait étrangement avec sa vie intérieure. Elle était lasse de jouer les Colombines. À quoi servaient donc ces fêtes aux éclats douteux !!! Si la réussite était à ce prix, elle préférerait ne pas réussir. Elle le pensait depuis un bon moment déjà et maintenant le disait...

Elle se leva enfin, ôta ses lentilles de vue et se frotta les yeux. Elle fit tomber sa robe, qu'elle envoya sur un des fauteuils d'un geste du pied, puis alla prendre une douche. Elle resta longtemps sous l'eau, comme pour se laver des regards qui s'étaient posés sur elle. Pour atténuer aussi une angoisse qui s'installait comme une boule dans son estomac, l'atténuer seulement car cette petite boule, elle la gardait en elle depuis l'adolescence.

Elle se coucha, enveloppée dans la serviette de bain. Elle déposa le téléphone à côté d'elle, pour le cas où elle aurait besoin d'appeler. Elle avait des

habitudes, des gestes bien à elle. Elle semblait se soucier toujours de l'après, comme s'il pouvait lui arriver quelque chose. Elle étala les messages sur le lit, en choisit sept et fit tomber le reste sur la moquette.

Avant de s'endormir, elle voulut relire quelques pages d'un de ses livres de chevet, « *La chamade* » un roman de *Françoise Sagan*. Elle pensa beaucoup à *Lucile*...

Elle venait à peine de s'éveiller lorsque le téléphone sonna. Il était tard, midi. Elle décrocha l'appareil et eut un sourire en reconnaissant la voix cassée du réceptionniste de jour. Il avait la consigne, importante, de ne l'éveiller qu'à cette heure, jamais avant... Pour cet ancien chanteur de cabaret qui, pendant des années, avait passé ses nuits à travailler, dormir le matin était sacré. Alors il veillait personnellement à ce que personne ne la dérange. N'étant pas une cliente comme les autres, Marie avait tout ce que la clientèle habituelle n'avait pas. Elle obtenait sans demander. Elle avait sa chambre, au tout dernier étage, sous les toits, tel un grenier aménagé pour elle...

Elle demanda son petit-déjeuner. Du thé noir... de Chine évidemment, des tranches de pain complet, du miel, des confitures ainsi qu'une orange pressée.

Elle attendit quelques minutes puis se leva pour rassembler ses messages. En les voyant s'entasser, elle soupira. On frappa doucement à la porte. Elle enfila son peignoir qu'elle noua négligemment puis alla ouvrir. Une dame entra. Elle devait avoir la bonne cinquantaine. Un visage rayonnant parce que paisible. Elle posa le plateau sur la table et prit le temps de s'asseoir un instant, pour souffler, parce que

l'ascenseur n'allait pas jusqu'à cet étage. Elles parlèrent toutes les deux comme une mère et sa fille. Marie aimait cela. Elle aimait Louise. Comme ça l'embêtait de lui donner du travail, elle avait toujours un cadeau pour elle, des chocolats de Belgique, dont elle ouvrait la boîte de suite pour les goûter. Elles riaient toutes deux du bonheur simple d'être ensemble. Avant de partir, Louise sortit de sa poche un nouveau paquet de messages arrivés dans la matinée, Marie les envoya retrouver ceux de la veille.

Elle mangea de bon appétit en pensant que la journée commençait bien. Elle avait le temps de voir revenir la vie avec son cortège de grimaces. Hier était déjà loin, lui semblait-il, et pourtant ce matin n'était pas comme les autres ou n'était plus comme les autres, elle ne savait pas très bien mais le sentait...

Elle se fit couler un bain avec la ferme intention d'y séjourner un moment. Elle se prépara un masque pour le visage, se l'appliqua délicatement et entra dans l'eau. Le téléphone sonna plusieurs fois, elle ne bougea pas.

On rappela de nouveau. Elle était en train de se coiffer et se demandait ce qu'elle allait faire de ses cheveux, un chignon... trop sage pensa-t-elle, une queue alors... Pourquoi pas ! Comme elle ne se décidait pas, elle alla décrocher.

– Bonjour Marie, dit la voix. Je ne vous réveille pas, j'espère...

Elle hésita, surprise d'entendre cette voix qu'elle croyait avoir oubliée durant la nuit. Elle eut le geste de raccrocher mais se ravisa. C'était François. Elle avait su de suite pourtant.

– Marie... dit-il encore. Je vous dérange ?

Elle avait la main crispée sur le combiné et ne savait que faire. Son visage s'était tendu d'un coup comme si quelque chose de grave allait lui être annoncé. Elle ne répondit qu'après s'être assise sur le lit, presque à voix basse...

– Oui François... Je vous entends...

Il prit le ton de l'excuse.

– Je voulais prendre de vos nouvelles et... confirmer le dîner de ce soir !

Marie ne répondit pas. Elle semblait même ne pas l'écouter, elle était ailleurs. Elle se reprit pourtant mais fut brève.

– Je ne connais pas mon emploi du temps... appelez-moi à la galerie...

Il promit de la joindre dans l'après-midi. Elle raccrocha très vite avant qu'il ne s'étonne, avant qu'il ne demande. Elle ferma les yeux et se laissa aller sur l'oreiller. La journée ne commençait pas aussi bien qu'elle l'avait pensé...

Elle crut entendre sa mère lui disant le jour de ses vingt ans « *Les rencontres ne sont jamais le fait du hasard. On ne rencontre que les gens que l'on doit rencontrer... La vie est un chemin tracé à l'avance...* ». Elle eut peur. Ce matin n'était pas un matin comme les autres, elle en avait eu la sensation précise au réveil.

Elle ne se rassura que lorsque Christian la fit prévenir qu'il l'attendait à la réception. Elle finit de s'habiller, se faufila dans une robe rouge moulante mais opta pour un chignon sage, tout de même...

*

*

*

... Ils se sont promenés dans les ruelles de St-Germain-des-Prés. Elle avait dit vouloir marcher, prendre l'air. Elle aimait ce quartier, pas pour ce qu'il était devenu aujourd'hui, mais pour ce qu'il avait été hier et pour ce qu'il ne serait plus jamais. Elle aimait que les choses et les histoires aient un début et une fin, comme la vie... disait-elle. Ils s'arrêtèrent devant les galeries de peinture. Elle regarda avec attention la peinture des autres, s'étonna devant certaines toiles mais fit souvent la grimace devant d'autres.

Christian était l'ami le plus intime de Marie, le plus proche... Elle le connaissait depuis ses débuts. Provincial lui aussi, toujours disponible et fidèle à chaque rendez-vous. Elle pouvait tout lui dire. Il l'écoutait et trouvait toujours les mots qu'elle avait besoin d'entendre. La bonne quarantaine, il avait gardé de sa jeunesse, la spontanéité, l'humour et cette sincérité que les gens perdent petit à petit mais sûrement avec l'âge. Il la suivait dans ses expositions en France mais aussi à l'étranger. Il était le bras sur lequel elle pouvait sans crainte se reposer. Elle avait ses hommes. C'était ainsi qu'elle appelait ses amis. Des amies par contre, elle n'avait pas... N'en donnait jamais l'explication...

Ils entrèrent dans un restaurant où l'on déjeunait à toute heure. Christian demanda une table ronde. On la lui trouva. Marie avait horreur des tables carrées ou rectangulaires. Cela faisait cantine, affirmait-elle. Il arrivait parfois de devoir annuler une réservation à cause de la table. Cela aussi, c'était Marie...

Christian commanda du champagne. Elle voulut des crevettes, mais grises, qu'elle décortiqua méthodiquement. Quand elle eut terminé sa petite

cuisine, elle lui fit sentir ses doigts. Il huma et dit sérieusement :

– Dix-huit voir dix-neuf ans, pas plus...

Ils éclatèrent de rire. Marie allait mieux. Du moins, le laissait-elle paraître. Elle usait facilement de cette faculté qu'elle avait de laisser ses problèmes pour un temps, puis de les reprendre l'instant suivant, comme une pause nécessaire entre deux pages.

Ils mangèrent des fruits de mer et burent du vin blanc de Touraine. Marie étant végétarienne, il était déconseillé de manger de la viande à sa table ou prendre le risque de se faire expulser.

En attendant les desserts, Christian eut la même réflexion que la veille. Il demanda :

– Marie... À quoi penses-tu, ou à qui ???

Elle était de nouveau absente, fragile.

– Mais je pense à toi, voyons... dit-elle peu convaincante.

Christian ne s'y trompa nullement. Il ne la connaissait que trop bien. Quelque chose la contrariait, la perturbait. Quelque chose qui prenait de l'ampleur à mesure que la journée s'avancait. Il chercha dans le passé de leur amitié, une situation semblable. Il n'en trouva pas. Habituellement elle se confiait mais, cette fois, elle avait une retenue. Elle ne l'aidait pas. Elle lui semblait vouloir pourtant mais ne pouvait pas.

Elle devenait grave, s'en rendait compte.

– Ça va passer... précisa-t-elle.

Il soupira, fit comme s'il la croyait et se prit un digestif.

Elle retrouva son sourire, presque soudainement et lui annonça le rendez-vous du soir. Il ne posa pas de

questions, contrairement à ce qu'elle attendait. Elle dit pour se justifier, que c'était un client... Elle trempa un morceau de sucre dans son verre d'alcool et voulut partir parce qu'on devait l'attendre à la galerie.

*
* *

Il y avait du monde devant ses toiles, beaucoup trop à son goût. Elle eut un mouvement de recul. Telle une comédienne avant d'entrer en scène, elle était paralysée par ces gens qui venaient pour elle. Christian s'en inquiéta vraiment cette fois.

– Mais qu'est-ce qui se passe Marie... dit-il en insistant.

Quand elle se retourna vers lui, il lut avec précision dans son regard, un mélange d'angoisse et de peur qu'il ne lui connaissait pas. Il avait du mal à retrouver Marie des jours heureux, des vernissages qui se terminaient en fête. Elle changeait tout à coup.

– J'en ai marre de cette comédie... Tu comprends ! Il faut que tu le saches...

Elle eut un geste de tendresse et ajouta :

–... Reste avec moi, j'en ai besoin...

Elle en avait dit suffisamment pour qu'il ne la laissât point. Elle se ressaisit tout de même en apercevant le directeur de la galerie lui faisant signe de le rejoindre. Il se trouvait en grande discussion avec un jeune couple qui visiblement voulait acheter. Elle fut présentée et joua encore une fois le jeu. Ils achetèrent deux sanguines. Elle profita ensuite d'un instant de tranquillité pour revoir ses tableaux. Elle remarqua les nombreux points rouges et eut un

pincement au cœur. Elle réagissait à l'opposé des autres peintres. À chaque vente, elle semblait perdre un bout d'elle-même. Pourquoi fallait-il vendre ses états d'âme pour être une Artiste reconnue ? Pourquoi se voir accrochée sur les murs lui faisait à présent autant de mal ? Elle n'eut pas le temps de chercher une réponse que déjà des critiques l'attendaient avec d'autres questions...

– Quels sont vos projets ? Allez-vous enfin vous installer à Paris ? Savez-vous que l'on parle de vous pour le Salon d'Automne ? Que pensez-vous des peintres de votre génération ? etc., etc.

Marie répondait de temps à autre avec désinvolture, détachement aussi. Elle seule savait ce qu'elle devait faire et allait faire et donc n'accordait aucune importance à ces bavardages de salons. Elle avait cette insolente maîtrise de l'Artiste né particulièrement doué, et s'en servait pour rester à distance.

De temps à autre, elle jetait un regard vers Christian. Il était là, près d'elle. Elle était rassurée. Ils échangeaient des sourires, parfois un clin d'œil. Elle se détendait. Elle le voyait aussi en discussion avec l'hôtesse et pensait aux histoires qu'il devait inévitablement lui raconter et qu'Elle, Marie, connaissait par cœur...

Vers vingt heures, on la fit prévenir qu'un certain François la demandait au téléphone. Elle s'isola un bref instant dans le bureau, puis réapparut quelque peu empruntée.

– Je suppose que c'était ton dîner ! laissa échapper Christian.

– Jaloux... dit-elle, soudain ragaillardie.

François resta un moment dans l'entrée, attendant patiemment que Marie se libère. Il savourait cet instant magique de l'attente. Elle, elle ne se pressait pas non plus, comme pour le laisser s'habituer. Christian proposa alors de la laisser à son rendez-vous, non sans un petit regret. Il s'assura toutefois qu'elle pouvait se passer de lui. Elle répondit que oui elle pouvait. Alors ils s'embrassèrent et il partit. Mais tranquille, il ne l'était pas...

Elle fit signe à François de patienter encore un peu. Elle voulait régler quelques affaires urgentes. Lorsque cela fut fait, elle rassembla les documents qu'elle devait emporter et les fourra dans son sac. Elle s'excusa auprès du directeur de devoir partir. Celui-ci regretta de ne pouvoir lui offrir cette soirée mais comptait bien le faire dès que possible. Il ajouta en riant que si les clients continuaient à ce rythme, il faudrait penser à peindre sur place... Elle le laissa à ces éventualités.

Elle trouva son dîner, comme l'avait appelé Christian, plongé dans l'énorme press-book installé dans l'entrée.

Elle dit en passant derrière lui :

– Alors François, je vous attends !

Il se retourna comme elle montait déjà les escaliers. Il la suivit et ne put retenir le regard qui, malgré lui, glissait inévitablement sur ses jambes. Il voulut dire quelque chose, une excuse peut-être, un compliment plus sûrement qu'elle devina...

– Oui, je sais François. On me le répète sans cesse. C'en devient lassant...

Décidément, il n'était qu'au début de ses surprises. Il préféra de suite changer de conversation. Il était

loin, très loin de pouvoir faire face. Ce matin, elle lui avait à peine parlé, il avait cru même la déranger. Ce soir, elle lui parlait, devinait ses pensées. Et tout à l'heure... pensa-t-il.

Il demanda prudemment où elle voulait dîner. Elle répondit, qu'elle s'en moquait, que c'était à lui de proposer. Alors ils quittèrent la Galerie, montèrent dans une Range-Rover de couleur noire, stationnée à cheval sur le trottoir. Ils rirent en cœur lorsque Marie dut remonter sa robe pour se hisser à l'intérieur.

Ils roulèrent dans Paris. Elle dit de rouler avec prudence, car elle avait peur en voiture et qu'elle avait ses raisons. Elle voulut de la musique et sortit au hasard une pochette. Elle l'enclencha et reconnut de suite le compositeur. Elle dit :

– *Manuel De Falla... « La Fantasia Betica »*

François fut surpris de cette précision.

– Vous aimez ce compositeur ? Marie...

Elle s'était blottie au creux du siège, la tête appuyée contre le haut du dossier et avait fermé les yeux. Elle répondit sans les ouvrir :

– Oui, beaucoup... Cette musique vous va bien François, enfin je trouve...

Elle continua, mais cette fois, en regardant au-delà du pare-brise, loin, très loin...

– J'aime ce compositeur parce qu'il a peu écrit, et que ce peu est d'une rare qualité, tout à l'opposé du facile comme ce que l'on fait aujourd'hui...

–... Le travail de l'Artiste... enchaîna-t-elle avec conviction, c'est avant tout continuer ce que d'autres ont commencé et apporter sa contribution, si petite soit-elle... C'est pareil pour les peintres, les compositeurs, les auteurs... Il y a ceux qui cherchent

mais il y a aussi ceux bien trop nombreux qui se contentent de ce qui a été fait et de l'à-peu-près de leur copie. C'est dégradant de profiter du talent des autres pour se faire son petit nom sur l'affiche de la notoriété...

François écoutait Marie avec attention.

– Mais alors... dit-il. L'Art, qu'est-ce que c'est ?

Se tournant vers lui, elle se mit à sourire en constatant qu'elle ne s'était pas trompée. Il cherchait à comprendre, alors rien que pour cela, elle l'estimait déjà...

– L'Art... c'est la recherche d'une certaine perfection, qui n'existe pas... Mais que l'on cherche quand même, parce que c'est la seule véritable raison de vivre...

– ... C'est comme le pays d'*André Dhôtel* « *Ce pays où l'on n'arrive jamais...* »

Que fallait-il ajouter... Rien, bien sûr. Elle avait tout compris. Mais la suite, y pensait-elle !

Elle profita du feu rouge pour demander :

– Jouez-vous du piano, François ???

– Non, malheureusement... dit-il avec une pointe de regret. Je n'ai pas ce talent.

– Alors tant mieux... conclut-elle.

Il voulut demander pourquoi mais ils arrivaient devant l'Espace Cardin. Il verrait plus tard dans la soirée, enfin si...

En entrant dans le restaurant, des personnes se retournèrent sur François qui les salua discrètement. Marie crut reconnaître des visages vus à la télévision, mais elle n'y prêta aucune attention. Ils se dirigèrent vers une table réservée, une table ronde... Elle vit